

## LE MOT D'OR DE LA TRADUCTION 2014

**Jean-Pierre MINAUDIER pour « *L'homme qui savait la langue des serpents* »  
d'Andrus KIVIRÄHK, traduit de l'estonien, aux éditions Attila en 2013.**

Jean-Pierre Minaudier a réussi à nous faire pénétrer au cœur du monde fantasmagorique de la tumultueuse et pathétique saga estonienne d'Andrus Kivirähk. Et ce n'était pas gagné de nous séduire par ce voyage initiatique, loin, très loin en apparence du réalisme économique, du monde des affaires, de l'intercompréhension, de la diversité et du respect de toutes les cultures, ces paysages édifiants que le jury du Mot d'or a pour mission de découvrir dans sa croisière annuelle à travers l'océan des traductions littéraires.

Le traducteur nous a pourtant retenu dans la toile de cette saga baroque et brutale mêlant cauchemar et tendresse, humour et tableaux répugnants, et de ses acteurs extravagants. Ce n'était pas une mince affaire de prouver en la traduisant que cette matière ensorcelée nous concernait au point de mériter la distinction de l'APFA.

Car au cœur du conte philosophique, subtil et amoral, aux accents voltairiens, le lecteur assiste à l'agonie d'une langue et d'une culture, à un passage de civilisation. Sans la langue, pas d'échanges, sans échanges, pas de vie, pas de destinée, pas de progrès humain. Où trouver meilleure défense et illustration de toutes les langues ? Et autant de pistes de réflexion nouvelles sur la rencontre des cultures, le fossé des générations, le respect des croyances, les horizons de la mondialisation ? Entre autres.

La fable nous rappelle que nous avons tous oublié la puissance de la légendaire salamandre et la langue des serpents. Une langue perdue qui régissait, il y a longtemps, l'harmonie entre les hommes, les bêtes et toutes choses dans la forêt. Avant l'irruption du modernisme incarné ici par les chevaliers, les moines, les agriculteurs et leurs villages.

A l'orée de la forêt estonienne, les réponses sont loin d'être toutes faites et la pensée n'est plus unique. Si ce n'est pas une vertu de rester en retard sur son temps, qu'est-ce que le progrès qui confine à l'ignorance, qui détourne l'homme de l'humain, accepte qu'un obscurantisme en remplace un autre et qu'à la barbarie succède une violence aussi terrible ? Et ceux qui prêchent la nostalgie de l'Age d'or révolu, ne sont-ils pas en train d'idéaliser un passé qu'ils n'ont jamais connu et de vouloir en imposer sa copie grimaçante et morbide ? Pour quelle raison ?

Ces questions universelles ont sans doute contribué au succès de « L'homme qui savait la langue des serpents » dès sa parution en Estonie. Il fallait au traducteur savoir faire vibrer pour tous la langue des serpents, traduire l'agonie, le désarroi et la folie du monde qui disparaît, la cruauté et l'exaltation aveugle du monde qui arrive. Il fallait savoir faire passer tout cela, faire muer le livre hors de ses frontières baltes. Jean-Pierre Minaudier s'est donné tous les moyens d'y réussir jusqu'à cette importante postface qui ramène sur terre le lecteur emporté par le souffle irrationnel de la fresque estonienne.

Le jury du Mot d'or n'est jamais indifférent à la langue d'origine des ouvrages sélectionnés. L'estonien, langue d'un Etat qui a récemment rejoint la Francophonie, est une de ces langues qu'il est convenu aujourd'hui d'appeler « petites », sans irrespect aucun, mais parce qu'elles ne relient entre elles qu'une proportion réduite d'hommes et de femmes à la surface du globe. Le traducteur qui va au devant d'une « petite culture » doit en être remercié. La folle saga estonienne doit être partagée. Elle nous rapproche d'hommes et de femmes qui ont beaucoup à dire de l'expérience d'une histoire ignorée de la plupart qui a fait qu'après des siècles de germanisation et des années de domination soviétique, modernisme et culte du passé ne peuvent plus en Estonie être synonymes d'avenir idéal.

**Alain GARNIER 24.02.2014**